

Clarice Lispector

**UN APPRENTISSAGE**  
OU  
**LE LIVRE DES PLAISIRS**

Traduit du brésilien par  
Jacques et Teresa Thiériot



*des femmes*  
Antoinette Fouque



UN APPRENTISSAGE  
OU  
LE LIVRE DES PLAISIRS



CLARICE LISPECTOR

UN APPRENTISSAGE  
OU  
LE LIVRE DES PLAISIRS

*Traduit du brésilien par  
Jacques et Teresa Thiériot*

*Publié avec le concours du  
Centre National des Lettres*

*des femmes*  
Antoinette Fouque

© Clarice Lispector, 1969 and Heirs of Clarice Lispector

© 1992, *Des femmes*

6 rue Mézières 75006 Paris

pour l'édition française

ISBN PDF : 9782721008312

ISBN PNB PDF : 9782721008336

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

## NOTA

CE LIVRE - s'est demandé une plus grande liberté que j'ai eu peur de lui accorder. Il est très au-dessus de moi. Humblement j'ai essayé de l'écrire. Je suis plus forte que moi.

C. L.

J'eus ensuite une vision. Voici, une porte était ouverte au ciel, et la voix que j'avais naguère entendue me parler comme une trompette me dit : Monte ici, que je te montre ce qui doit arriver par la suite.

APOCALYPSE, 4, 1

Je prouve...  
Que la plus haute expression  
de la douleur...  
Réside essentiellement  
dans la joie...

AUGUSTO DOS ANJOS

Jeanne. - *Je ne veux pas mourir !*  
(...) *J'ai peur !*

.....

*Il y a la joie qui est la plus forte !*

(JEANNE D'ARC AU BUCHER,  
oratorio dramatique de Paul Claudel,  
musique de Honegger.)



L'ORIGINE DU PRINTEMPS  
OU  
LA MORT NECESSAIRE EN PLEIN JOUR



, tellement occupée, à cause des courses que la bonne avait faites à la va-vite car de plus en plus elle bâclait son travail, même si elle ne venait que pour préparer le déjeuner et le dîner, elle avait donné plusieurs coups de téléphone pour régler des problèmes, le plus difficile pour appeler le plombier, elle était allée à la cuisine ranger les achats et disposer dans la corbeille les pommes qui étaient sa meilleure nourriture, tant pis si elle ne savait pas garnir une corbeille, mais Ulysse lui avait laissé entrevoir la possibilité à l'avenir par exemple d'enjoliver une corbeille, elle regarda ce que la bonne avait laissé pour le dîner avant de s'en aller, car le déjeuner avait été très mauvais, entre-temps elle avait remarqué que la petite terrasse qui était un avantage de son appartement en rez-de-chaussée avait besoin d'être lavée, elle avait reçu un coup de téléphone pour l'inviter à un cocktail de bienfaisance au profit de quelque chose qu'elle n'avait pas très bien compris mais qui avait un rapport avec son école primaire, Dieu merci elle était en vacances, elle était allée à la penderie choisir la robe qu'elle mettrait pour se rendre extrêmement attirante lors de son rendez-vous avec Ulysse qui lui avait déjà dit qu'elle n'avait pas de goût pour s'habiller, elle se rappela que c'était samedi et donc il aurait plus de temps car ce jour-là il ne donnait pas de cours d'été à

l'Université, elle pensa à ce en quoi il se transformait pour elle, à ce qu'il semblait vouloir qu'elle sût, elle supposa qu'il voulait lui apprendre à vivre sans douleur tout simplement, il avait dit une fois qu'il voulait, si on lui demandait son nom, qu'elle ne répondît pas « Lori » mais qu'elle pût répondre « mon nom c'est moi », car ton nom, avait-il dit, est un moi, elle se demanda si la robe noire et blanche conviendrait,

alors du ventre même, comme une secousse lointaine de terre dont on sait à peine que c'est l'annonce d'un séisme, de l'utérus, du cœur contracté vint le tremblement gigantesque d'une violente douleur ébranlée, de tout le corps l'ébranlement - et en subtiles grimaces du visage et du corps, avec la difficulté d'un pétrole déchirant la terre - vint finalement la grande crise de larmes sèches, une crise muette sans aucun son qu'elle pût elle-même entendre, qu'elle n'avait pas pressentie, n'avait jamais voulue et n'avait pas prévue - secouée comme l'arbre solide qui est plus profondément ébranlé que l'arbre fragile - finalement canaux et veines éclatés, alors

elle s'assit pour se reposer et au bout d'un instant elle faisait comme si elle était une femme bleue parce que le crépuscule plus tard serait peut-être bleu, elle fait comme si elle filait avec des fils d'or les sensations, elle fait comme si l'enfance était aujourd'hui et argentée de jouets, elle fait comme si une veine ne s'était pas ouverte et elle fait comme si dans un silence tout blanc n'en coulait pas un sang écarlate, et qu'elle ne fût pas d'une pâleur mortelle mais cela faisait comme si c'était vrai de vrai, il fallait au milieu du faire comme si dire la vérité de pierre opaque pour qu'elle contrastât avec le faire comme si vert moiré, elle fait comme si elle aimait et était aimée, elle fait comme si elle n'avait pas besoin de mourir de regret, elle fait comme si elle était couchée dans la paume trans-

parente de la main de Dieu, non pas Lori mais son nom secret dont pour l'instant elle ne pouvait pas encore jouir, elle fait comme si elle vivait et n'était pas en train de mourir car vivre en fin de compte n'était guère que s'approcher de plus en plus de la mort, elle fait comme si elle n'avait pas les bras tombés de perplexité quand les fils d'or qu'elle filait s'entremêlaient et elle ne savait pas dénouer le fin fil froid, elle fait comme si elle était assez habile pour défaire les nœuds de la corde de marin qui lui liaient les poignets, elle fait comme si elle avait un panier de perles rien que pour regarder la couleur de la lune car elle est lunaire, elle fait comme si elle fermait les yeux et des êtres aimés surgiraient quand elle les ouvrirait embués de gratitude, elle fait comme si tout ce qu'elle avait n'était pas comme si, elle fait comme si sa poitrine se décontractait et qu'une lumière toute dorée et légère la guidât dans une forêt d'écluses muettes et de tranquilles mortalités, elle fait comme si elle n'était pas lunaire, elle fait comme si elle ne pleurait pas des larmes rentrées

- car à présent doucement, malgré les yeux secs, son cœur était humide ; elle était maintenant sortie de la voracité de vivre. Elle eut l'idée d'écrire à Ulysse pour lui raconter ce qui s'était passé,

mais rien ne s'était passé de dicible avec des mots écrits ou parlés, excellent ce système qu'Ulysse avait inventé : ce qu'elle ne savait pas ou n'aurait pu dire, elle l'écrirait et lui donnerait le papier sans mot dire - mais cette fois il n'y avait vraiment rien à raconter.

Maintenant lucide et calme, Lori se rappela qu'elle avait lu que les mouvements hystériques d'un animal captif avaient pour but de libérer, grâce à un de ces mouvements, la chose ignorée qui l'enchaînait - l'ignorance du mouvement unique, précis et libérateur était ce qui rendait hystérique l'animal : il recourait au dérèglement - du-

rant le savant dérèglement de Lori, elle avait eu pour elle-même sur le moment les avantages libérateurs venus de sa vie la plus primitive et animale : elle avait recouru hystériquement à tant de sentiments contradictoires et violents que le sentiment libérateur avait fini par la dégager du filet, dans son ignorance animale elle ne savait même pas comment,

elle était fatiguée de son effort d'animal libéré.

Et maintenant était venu le moment de décider si elle continuerait ou non à voir Ulysse. Soudain révoltée, elle refusa d'apprendre ce que lui patiemment semblait vouloir lui enseigner et elle-même apprendre - elle se révoltait surtout parce que à son avis ce n'était pas une époque de « méditation » qui tout à coup lui paraissait ridicule : elle vibrerait d'un pur désir comme cela lui arrivait avant et après ses règles. Mais c'était comme s'il voulait qu'elle apprit à marcher avec ses propres jambes et alors seulement, préparée pour la liberté par Ulysse, elle serait à lui - que voulait-il d'elle, outre tranquillement la désirer ? Au début Lori s'était trompée et avait cru qu'Ulysse voulait lui transmettre certaines choses de ses cours de philosophie mais il avait dit : « Ce n'est pas de philosophie que tu as besoin, en ce cas ce serait facile : tu assisterais à mes cours comme auditrice et moi je bavarderais avec toi en d'autres termes »,

puisque maintenant le séisme servirait à son hystérie et que maintenant elle était libérée, elle pourrait même remettre à plus tard la décision de ne pas voir Ulysse : oui mais voilà aujourd'hui elle voulait le voir et, bien qu'elle ne supportât pas son muet désir, elle savait qu'en fait c'était elle qui le provoquait pour essayer de venir à bout de la patience avec laquelle il attendait ; avec l'argent que son père lui envoyait elle achetait des robes coûteuses tou-

jours très ajustées, c'est tout ce qu'elle savait faire pour l'attirer et

c'était le moment de s'habiller : elle se regarda dans la glace et elle n'était belle que par le fait d'être une femme : son corps était mince et solide, un des motifs imaginaires qu'avait Ulysse de la désirer ; elle choisit une robe d'un tissu lourd, malgré la chaleur, d'une forme indécise, la forme serait son corps mais

se faire belle était un rituel qui lui conférait de la gravité : l'étoffe cessait d'être un simple tissu, elle se changeait en matière de chose et c'était cette étoffe à qui avec son corps elle donnait corps - comment un simple morceau de tissu pouvait-il acquérir tant de mouvement ? ses cheveux lavés le matin et séchés au soleil de la petite terrasse étaient en soie châtain la plus ancienne - belle ? non, femme : Lori alors se maquilla soigneusement les lèvres et les yeux, ce qu'elle faisait, selon une collègue, très mal, elle vaporisa du parfum sur son front et à la naissance des seins - la terre était parfumée de l'odeur de mille feuilles et fleurs écrasées : Lori se parfumait et c'était là une de ses imitations du monde, elle qui essayait tellement d'apprendre la vie - avec le parfum, d'une certaine façon elle accentuait ce qu'elle était et c'est pourquoi elle ne pouvait pas mettre des parfums qui la contredisaient : se parfumer relevait d'une sagesse instinctive, venue de millénaires de femmes qui avaient appris apparemment passives et, comme tout art, cela exigeait qu'elle eût un minimum de connaissance d'elle-même : elle mettait un parfum légèrement entêtant, délectable comme de l'humus, comme si sa tête couchée écrasait de l'humus, un parfum dont elle ne révélait pas le nom à ses collègues-institutrices : parce qu'il était à elle, il était elle, puisque pour Lori se parfumer était un acte secret et presque religieux

- mettrait-elle des boucles d'oreille ? elle hésita, car elle voulait des oreilles seulement délicates et simples, quelque chose de modestement nu, hésita un peu plus : une richesse encore plus grande serait de cacher avec ses cheveux ses oreilles de biche et les rendre secrètes, mais elle ne résista pas : elle les découvrit, tirant les cheveux derrière les oreilles incongrues et pâles : reine égyptienne ? non, ornée toute comme les femmes bibliques, et il y avait également quelque chose dans ses yeux maquillés qui disait avec mélancolie : déchiffre-moi, mon amour, ou bien je serai contrainte de te dévorer, et

maintenant prête, habillée, belle autant qu'elle pouvait réussir à l'être, de nouveau l'assailit le doute : irait-elle ou non au rendez-vous avec Ulysse - prête, les bras ballants, pensive, irait-elle ou non au rendez-vous ? avec Ulysse elle se comportait comme une vierge qu'elle n'était plus, bien qu'elle eût la certitude qu'il devinait cela également, cet étranger sage qui cependant ne semblait pas deviner qu'elle voulait l'amour.

Une fois de plus, au milieu de ses hésitations confuses, ce qui la tranquillisa ce fut ce qui si souvent lui servait d'appui serein : le fait que tout ce qui existait, existait avec une précision absolue et dans le fond ce qu'elle finirait par faire ou ne pas faire n'échapperait pas à cette précision ; ce qui était de la taille d'une tête d'épingle ne dépassait d'aucune fraction de millimètre la taille d'une tête d'épingle : tout ce qui existait était d'une grande perfection. Sauf que la majeure partie de ce qui existait avec une telle perfection était, techniquement, invisible : la vérité, claire et exacte en soi, déjà devenait vague et presque insensible pour la femme.

Bon, soupira-t-elle, si cette vérité perdait de sa clarté, au moins elle savait qu'il y avait un sens secret des choses



de la vie. De sorte que, parfois, elle finissait par pressentir, quoique confuse, la perfection -

de nouveau ces pensées, que d'une certaine façon, elle utilisait comme pense-bête (grâce auxquelles, à cause de la perfection qui existait, elle finirait par toucher au but) - une fois de plus le pense-bête agit en elle et, les yeux encore obscurcis à présent par la pensée perturbée, elle décida de voir Ulysse au moins cette fois encore.

Et ce n'était pas parce qu'il l'attendait, car souvent Lori, comptant sur la patience désormais insolente d'Ulysse, lui posait un lapin : mais à l'idée que la patience d'Ulysse s'épuiserait, elle porta la main à sa gorge pour essayer d'endiguer une angoisse semblable à celle qu'elle éprouvait quand elle se demandait : qui suis-je ? qui est Ulysse ? qui sont les gens ? C'était comme si Ulysse avait une réponse à tout cela et décidait de ne pas la donner - et maintenant venait l'angoisse parce que de nouveau elle découvrait qu'elle avait besoin d'Ulysse, ce qui la désespérait - elle voulait pouvoir continuer de le voir, mais sans avoir besoin de lui aussi violemment. Si elle était une personne complètement seule, comme elle l'était auparavant, elle saurait comment sentir et agir selon un système. Mais Ulysse, entrant de plus en plus pleinement dans sa vie, elle, qui se sentait protégée par lui, en était arrivée à craindre de perdre sa protection -

- même si elle ne savait pas au juste ce que signifiait « être protégée » : aurait-elle, par hasard, le désir enfantin de tout avoir mais sans l'anxiété de devoir donner quelque chose en échange ? Une protection serait-elle une présence ? Si elle était protégée par Ulysse encore plus qu'elle ne l'était, elle ambitionnerait aussitôt le maximum : être protégée au point de ne pas craindre d'être libre : car après ses fugues de liberté elle aurait toujours où revenir.

S'étant vue d'un coup d'œil de pied en cap dans la glace, elle pensa que la protection consisterait également en ne plus être un corps unique : être un unique corps lui donnait, comme maintenant, l'impression qu'elle avait été coupée d'elle-même. Avoir un corps unique environné par l'isolement rendait si délimité ce corps, sentit-elle, que du coup elle s'effrayait d'être une seulement, elle se regarda avidement de près dans la glace et se dit, enchantée : comme je suis mystérieuse, je suis si délicate et forte, et l'arc de ses lèvres garda l'innocence.

Il lui parut alors, méditative, qu'il n'y avait pas d'homme ou de femme qui s'étant par hasard regardé dans une glace n'eût pas été surpris de soi-même. Durant une fraction de seconde la personne se voyait comme un objet destiné à être regardé, ce qu'on pourrait appeler du narcissisme mais que, désormais influencée par Ulysse, elle appellerait : plaisir d'être. Trouver dans la figure extérieure les échos de la figure intérieure : ah, alors c'est vrai, je ne l'ai pas imaginé : j'existe.

Et du fait même de s'être vue dans la glace, elle sentit comme sa condition était petite parce qu'un corps est plus petit que la pensée - au point qu'il serait inutile d'avoir plus de liberté : sa condition petite ne lui permettrait pas de faire usage de la liberté. Tandis que la condition de l'Univers était si grande qu'elle ne s'appelait pas condition. La condition humaine d'Ulysse était plus grande que la sienne qui, cependant, avait un riche quotidien. Mais son décalage avec le monde était si grand qu'il finissait par être comique : elle n'avait pas réussi à marcher du même pas que les choses alentour. Elle avait déjà tenté de se mettre de pair avec le monde et ç'avait été drôle tout au plus : une des jambes toujours trop courte. (Le paradoxe était qu'elle aurait dû accepter de bon gré cette condition de boiteuse, car cela faisait également par-

tie de sa condition.) (C'est seulement quand elle voulait marcher d'un pas sûr dans le monde qu'elle se cassait la figure et s'étonnait.) Et soudain elle s'adressa à elle-même un sourire amer, mais qui n'était pas méchant parce qu'il appartenait aussi à sa condition. (Lori se fatiguait beaucoup parce qu'elle n'arrêtait pas d'être).

Il lui parut qu'Ulysse, si elle avait le courage de lui raconter ce qu'elle éprouvait, et jamais elle ne le ferait, si elle lui racontait, répondrait à peu près ceci, très calme : la condition ne se guérit pas mais la peur de la condition est guérissable. Il dirait cela ou quelque chose d'autre - elle se mit en colère parce que chaque fois que lui venait une pensée plus aiguë ou plus sensée comme celle-là, elle supposait que ce serait Ulysse qui l'aurait,

elle, qui reconnaissait avec gratitude la supériorité générale des hommes qui avaient une odeur d'homme et non pas un parfum, et reconnaissait avec irritation qu'en vérité ces pensées qu'elle jugeait aiguës ou sensées étaient déjà le résultat de sa relation plus étroite avec Ulysse. Et même le fait que ses « souffrances » étaient à présent plus espacées, et elle en était redevable à Ulysse - « souffrances » ? être était-il une douleur ? Et est-ce que ce serait seulement quand être ne serait plus une douleur qu'Ulysse la considérerait prête à coucher avec lui ? Non, je ne vais pas au rendez-vous, pensa-t-elle alors pour se détacher de lui. Mais cette fois-ci elle ne voulut pas qu'il aille l'attendre au café : pour l'offenser elle voulut lui dire qu'elle ne viendrait pas, lui qui avait l'habitude des rendez-vous manqués sans qu'elle prévienne. Cette fois elle lui dirait qu'elle ne viendrait pas, ce qui était une offense plus positive.



**Payot & Rivages**

*Le Seul Moyen de vivre, Lettres*, 2008

ET AUSSI

***des femmes-Antoinette Fouque***

Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde*,  
*Clarice Lispector, une biographie*, 2012

*Chroniques*,  
Édition complète sous la direction de Benjamin  
Moser, 2019

Collection « La Bibliothèque des voix »

*La Passion selon G. H.*, lu par Anouk Aimée, 1983

*Liens de famille*, lu par Chiara Mastroianni, 1989

*L'Imitation de la rose*, lu par Hélène Fillières, 2008

*Amour* et autres nouvelles, lu par Fanny Ardant,  
2015

*L'Heure de l'étoile*, lu par Sterenn Guirriec, 2020

## UN APPRENTISSAGE OU LE LIVRE DES PLAISIRS —

Elle s'appelle Lori, elle est institutrice, elle vient de quitter sa famille provinciale et de s'établir à Rio de Janeiro. Il s'appelle Ulysse et il est professeur de philosophie. Leurs rencontres, leurs rendez-vous s'inscrivent dans un quotidien banal. Mais elle est Lori-Lorelei, une sirène, et lui est le sage Ulysse, voyageur immobile qui attend la femme, l'observe à chaque étape de sa quête du monde et d'elle-même.

*Un apprentissage*, publié en 1969 au Brésil, est le récit d'une expérience menée dans un climat de rituel initiatique qui transfigure à tout moment le réel : à partir d'éléments autobiographiques évidents, Clarice Lispector tisse le fil d'une histoire d'amour insolite. Elle invite le lecteur à se dépouiller, comme son héroïne, de ses propres images, à faire lui aussi son apprentissage, et à gravir les degrés du sublime.

J.T.

---

*Un apprentissage* est le douzième titre de Clarice Lispector paru aux éditions *Des femmes* qui ont entrepris de publier l'intégralité de son œuvre.